



Jambes cassées, cœurs brisés

Maria Ernestam



Gaïa

Jambes cassées, cœurs brisés

Maria Ernestam

Traduit du suédois par Anne Karila

Lisbeth a 38 ans, une jolie petite maison au bord de la mer, un travail qu'elle adore. Elle est célibataire, ce qui vaut toujours mieux qu'être malheureuse en amour. Mais à l'approche de Noël, tout tourne mal. Sa direction veut réduire ses heures de cours, au profit d'un champion de ski – un homme. Son ancien petit ami surgit sur le pas de la porte, lassé de sa pulpeuse fiancée. Sa sœur veut accoucher à la maison. La fille de sa meilleure amie a des ennuis avec la police. Cerise sur le gâteau : maman veut démarrer les festivités de Noël à 11 h du matin.

Une histoire chaleureuse, drôle et légèrement décalée sur ce que nous attendons de nous-mêmes et des autres.

Il y est question de solitude et d'amitié, de gros mensonges et de petits arrangements pour obtenir ce qu'on souhaite. De la possibilité de trouver l'amour... et de jambes cassées.

Ah, la magie de Noël !

Maria Ernestam est suédoise, et vit à Stockholm. Chanteuse, danseuse, mannequin, comédienne, journaliste et auteur, c'est une artiste éclectique.

Elle est aussi l'auteure de *Toujours avec toi* (2010), *Le peigne de Cléopâtre* (2013), *Patte de velours, œil de lynx* (2015), *Le pianiste blessé* (2017), et lauréate du prix Page des Libraires 2011 pour *Les oreilles de Buster*.

du même auteur
chez le même éditeur

Toujours avec toi (2010)

Les oreilles de Buster (2011)

Le peigne de Cléopâtre (2013)

Patte de velours, œil de lynx (collection Kayak, 2015)

Le pianiste blessé (2017)

La plupart de ces ouvrages sont aussi disponibles en poche, collection Babel.

Maria Ernestam

Jambes cassées, cœurs brisés

Traduit du suédois par Anne Karila

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Brutna ben & brustna hjärtan – en alldeles omöjlig jul

Illustration de couverture :
© iStock/yulkapopkova

© Maria Ernestam, 2018. Avec l'accord d'Enberg Agency.
© Gaïa Éditions pour la traduction française, 2019.
ISBN 13 : 978-2-84720-951-8

Chapitre un

Jeudi 7 décembre

– Il coûte combien, celui-là ?

La femme avait choisi un sachet de petites brioches au safran et le tendait vers le ciel comme pour mieux l'examiner. Absurde. Il faisait sombre comme n'importe quel jour de décembre à sept heures du soir, et le terrain de sport de l'école était éclairé chichement. Les flammes vacillantes de quelques bougies d'extérieur n'étaient pas d'une grande utilité.

– Vous les avez faites vous-même ?

Lisbeth se força à sourire.

– Non, ce sont les élèves qui les ont faites. Pour financer leur voyage. Et pour la Croix-Rouge.

D'où avait-elle sorti cela ? *La Croix-Rouge* ? Il s'agissait en l'occurrence du marché de Noël de l'école ; les élèves y vendaient ce qu'ils avaient confectionné, afin de financer des voyages scolaires, entre autres un séjour au ski à Trysil, en Norvège. Et la voilà qui essayait de faire croire à une cliente potentielle que l'argent bénéficierait à une œuvre plus généreuse encore.

Deux couronnes* la brioche au safran. Dix couronnes les cinq. *Allez, achète-les donc, s'il te plaît ! Maintenant !*

Lisbeth baissa les yeux pour cacher son désespoir. Cela faisait presque deux heures qu'elle était assise sur cette chaise, derrière cette table. La montagne de sachets en plastique remplis de brioches au safran avait peut-être un peu diminué. Mais ce n'était qu'une illusion. À chaque fois qu'elle pensait avoir bien vendu, des parents arrivaient et

* Une couronne suédoise vaut un peu moins de 10 centimes d'euro (en 2018).
(Les notes sont de la traductrice.)

déchargeaient encore plus de sachets avec encore plus de brioches au safran. « Bonsoir Lisbeth, excuse-nous d'être un peu en retard. Voilà nos... attends... tiens. Notre Ella les a faites toute seule. »

Eh oui, on voyait bien qu'Ella, Axel, Maja et Stina les avaient faites eux-mêmes, les brioches, et Calle, Julia et Peter aussi. Les unes avaient belle allure, les autres étaient biscornues, et les raisins secs étaient le plus souvent tombés au fond du sachet. Certains enfants avaient en outre laissé libre cours à leur créativité naturelle et fabriqué des monstres au safran dans lesquels on planterait les dents probablement à ses risques et périls.

Elle tendit à la femme un de ces sachets de monstres.

– Et que diriez-vous de celui-là ? Pourquoi ne pas mettre un peu de fantaisie sur le plateau de biscuits ? Et puis comme je vous le disais, c'est pour la Cr..., enfin, surtout pour un voyage scolaire...

Elle avait failli dire à nouveau « la Croix-Rouge ». *Mais qu'est-ce qui me prend ?*

– ... pour les voyages scolaires des enfants, comme je vous le disais.

La femme déposa le premier sachet, prit le deuxième. L'examina. Le reposa. Reprit le premier.

– Mmm... oui... je ne sais pas, je vis seule, vous savez. On mange peu, dans ce cas, et j'essaie autant que possible d'éviter les sucreries. Peut-être pour un jour où je recevrai, alors. Encore que tout le monde ait beaucoup à faire, avant Noël. Des voyages scolaires, vous disiez. De mon temps il n'était pas question de partir en voyage, ça non. On allait à l'école pour apprendre à compter et à écrire. Mais la Croix-Rouge est une organisation qui mérite qu'on la soutienne, je leur envoie aussi de l'argent. On veut bien aider quand on peut, il y a tant de pauvres gens dans le monde.

Lisbeth lorgna le terrain de sport par-dessus l'épaule de la femme. C'était vraiment joli, ces stands avec tout ce que

les élèves avaient bricolé. Il y avait des brioches au safran en veux-tu en voilà, mais aussi des boules de graines pour les oiseaux, et des bougies, achetées dans le but d'être revendues à profit. Quelques personnes se frottaient les mains au-dessus d'un brasero près duquel on servait des saucisses chaudes et du café.

Mais elle, elle grelottait. Forte de son expérience des années précédentes, elle avait mis un caleçon et un gros manteau. Le manteau était chaud, certes, mais il était aussi usé. Elle le mettait habituellement pour travailler au jardin et s'était aperçue trop tard que les manches étaient effilochées et tout le devant taché de terre. Quant à ses bottes en caoutchouc, elles la protégeaient bien de l'humidité, mais pas du froid.

Un peu plus loin, les gens se pressaient autour du stand d'Elina. En s'installant sur le sien, Lisbeth avait préféré ne pas regarder dans cette direction. Elina, leur reine des pâtisseries, dont la boutique était renommée bien au-delà des limites de la commune. Elina qui semblait confectionner pain, brioches et gâteaux avec une facilité qui frisait la folie.

En outre elle trouvait visiblement plaisir à se lever au petit jour et à s'activer jusqu'à en avoir la tête auréolée de farine. Lisbeth, elle, n'était pas du matin, surtout l'hiver. En revanche, il lui arrivait de se coucher tard pour profiter de ces longues soirées tranquilles, même si elle savait qu'elle le regretterait quand son réveil sonnerait le lendemain matin.

Et voilà ! Lisbeth avait laissé son regard et ses pensées divaguer, chose impardonnable quand un client mordait à l'hameçon. La bonne femme tourna la tête et aperçut elle aussi le stand d'Elina. Elle reposa le sachet de brioches-monstres.

– Je vois que la boulangerie a un stand, là-bas, dit-elle en souriant. Je crois que je vais attendre... oui, vous comprenez.

Lisbeth ne lui rendit pas son sourire. Perdre n'est jamais drôle, et elle n'avait aucune envie de lancer un quelconque

« mais bien sûr ». Elle avait tout de même sa dignité, malgré son affreux manteau et ses bottes en caoutchouc. D'ailleurs, l'une d'elles devait être percée car Lisbeth avait bien plus froid aux doigts de pied gauches qu'aux orteils droits.

La femme s'éloigna et Lisbeth se retrouva seule. Les gens passaient devant son stand et la saluaient. Des parents d'élèves, des gens du coin qui travaillaient dans diverses branches. Quand elle s'était installée à Frillesås, cinq ans auparavant, elle avait trouvé bizarre, au début, qu'ils se connaissent tous et que personne ne puisse rien faire sans que tout le monde ou presque soit au courant quelques heures plus tard.

Mais d'un autre côté, c'était ce qu'elle avait souhaité. Ne pas être anonyme, être Lisbeth, institutrice. Elle se plaisait ici, surtout dans son travail. Les gamins la faisaient bien tourner en bourrique, parfois, mais elle se sentait utile.

– Tiens, Lisbeth, tu es là. Salut ! Ça a l'air d'aller.

Elle leva les yeux, se sentit rougir. Heureusement, il faisait sombre et froid, alors ça paraîtrait naturel, au moins. Parce que dans le village, à peu près tout le monde savait aussi que la présence de Jan avait des effets bizarres sur Lisbeth.

– Oui. Je suis là.

Très intelligent, comme chaque fois qu'elle s'adressait à lui. Pas moyen de prononcer une parole sensée.

Jan. Oui. Le propriétaire d'un centre équestre réputé où les gens venaient de loin, par simple curiosité ou pour monter à cheval. Plusieurs jeunes de l'école prenaient des cours d'équitation chez lui et débordaient d'enthousiasme dès qu'il était question de son haras.

Les chevaux n'avaient jamais fait rêver Lisbeth. Mais Jan, oui, c'était indéniable. Encore qu'elle n'en ait pas tiré grand bénéfice. Son manque d'assurance avait sans doute davantage incité Jan à la taquiner qu'à rêver d'elle. Jan devait mépriser la faiblesse. On ne peut pas se permettre d'être une mauviette quand on s'occupe de chevaux. Au contraire, il faut tout de suite montrer qui décide.

Avec Jan, elle avait manqué sa chance. C'est-à-dire la chance de le traiter comme un cheval.

Jan souleva un sachet de brioches au safran. Celui avec les monstres.

– C'est toi qui les as faites ? Je ne savais pas que tu avais une imagination aussi débordante.

– Non, ce n'est *pas moi* qui les ai faites, ce sont les enfants. Pour leurs voyages scolaires. Comme tu le sais sans doute.

Elle n'allait tout de même pas le supplier d'en acheter. D'autres, oui, sans hésitation. Mais pas lui.

– Donc chaque enfant fait un sachet de brioches. Ensuite, tous les parents achètent un sachet. Est-ce qu'il ne serait pas plus simple que tout le monde se cotise pour le financer, ce voyage, ça irait plus vite, non ? À moins que l'objectif de la pâtisserie soit plus noble, il faut que les jeunes travaillent de leurs mains, n'est-ce pas ? À ce moment-là, autant venir au centre équestre.

À l'instant même où il faisait cette proposition révolutionnaire, une nouvelle maman d'élève s'approcha. Elle salua Jan et sortit son sachet de brioches. De jolies brioches au safran décorées de sucre perlé.

– Bonsoir ! Merci. Comme elles sont belles. Vous n'avez qu'à les déposer quelque part sur le tas et...

Lisbeth n'eut pas le temps de finir sa phrase que déjà, la mère retirait sa main et, de l'autre, commençait à fouiller dans son sac.

– Elles coûtent combien ? Dix couronnes ?

Elle remballa ses brioches et tendit sa pièce. Puis, avisant le regard interrogateur de Jan, elle expliqua :

– Oui, on ne sait jamais ce qu'il y a dans les brioches des autres. Des gamins enrhumés ont peut-être éternué au-dessus de la pâte ou mis les doigts Dieu sait où.

Jan lui décocha un de ces sourires qui auraient arraché des sanglots intérieurs à Lisbeth. La maman n'eut pas

l'air de le prendre de la même façon. Tout en rajustant son écharpe en soie, elle rendit à Jan son sourire et ajouta :

– Avec tout ce qu'il y a à faire, on n'a pas envie de tomber malade juste avant Noël.

– Je dois dire que c'est une manière super maligne de dépenser son argent. Être son propre client. Comme ça, il suffit de fixer les prix assez haut pour être sûr que ce soit rentable. Je vais y réfléchir pour mon centre équestre, tiens. Je pourrais me donner des cours d'équitation. Me faire un peu de blé et savoir ce que ça me rapporte.

Lisbeth eut presque pitié de la maman. Elle l'avait mérité, mais quand même. Dieu merci, il semblait y avoir en cette femme un amusant mélange de grande sensibilité (vis-à-vis des brioches d'autrui) et de parfaite indifférence (aux remarques ironiques). Elle se mit à rire, renvoya même assez dignement la balle en rétorquant qu'elle était heureuse d'apporter sa contribution. Puis elle partit.

Jan s'empara de cinq sachets et sortit un billet de cinquante couronnes. Pour cette somme, on pouvait encore payer en liquide, n'est-ce pas, ou bien est-ce qu'il fallait faire un virement par Swish désormais ?

– Ne dépense pas tout tout de suite, ajouta-t-il, et il disparut avant qu'elle ait pu le remercier.

Quelle heure était-il ? Ils avaient prévu de rester jusqu'à huit heures, si tout n'était pas vendu avant. Le marché de Noël de l'école faisait partie des activités phares de la localité. Comme le jour du manège, avant la rentrée, la journée du bandy* ou la fête de fin d'année.

– Bonsoir, Lisbeth ! Comment ça se passe, ici ?

C'était Magaretha, la directrice de l'école, vêtue d'un manteau de mouton retourné et de solides bottes. Elle était trop fière de ses cheveux pour porter un bonnet. La rumeur disait que pour obtenir de telles boucles, il fallait utiliser

* Le bandy ou hockey russe est l'ancêtre du hockey sur glace.

des produits à permanente qu'on pouvait se procurer dans des ventes plus ou moins licites. Ou sur le *Dark Net*. Ce qu'on n'avait pas utilisé pour les cheveux pouvait aussi servir à déboucher un tuyau d'évacuation. Une seule goutte, et la voie vers le centre de la terre était libre.

– Bien, merci. Je suis contente qu'il y ait autant de monde, les gens se sont déplacés.

D'une manière générale, Lisbeth s'entendait bien avec Margaretha. Elles étaient différentes et il ne leur serait jamais venu à l'idée d'échanger des confidences, mais Margaretha savait tenir son école et, grâce à elle, les résultats en sciences avaient augmenté, on en avait même parlé au niveau national.

Margaretha approuva de la tête.

– C'est vrai. Les gants tricotés, là-bas, c'était une excellente idée. Les vieilles moufles de Lovikka* sont devenues tendance, les enfants vont pouvoir repartir en voyage, tu verras. Tu les accompagnerais ?

La question surprit Lisbeth. Elle avait toujours été des voyages. Qui d'autre aurait pu tenir sa classe, sinon ?

– Oui, reprit Margaretha, je pensais surtout au séjour de ski à Trysil.

– Bien sûr... oui. Je les accompagne toujours.

Lisbeth se demandait ce qui avait motivé la question. Durant toutes ces années, elle avait assuré les cours de sport pour ses élèves ainsi que pour quelques autres classes. Elle-même n'était pas une sportive de haut niveau, elle n'avait jamais remporté aucune médaille dans une discipline particulière, mais elle était assez bonne dans plusieurs. Amplement suffisant pour des enfants de sept à neuf ans et quelques-uns plus âgés ; elle aimait beaucoup les cours avec eux.

Margaretha prit au hasard un sachet de brioches au safran. Elle eut un peu de mal à sortir son argent car elle était chargée.

* Un modèle très populaire de moufles en laine tricotée, créé au XIX^e siècle dans le village de Lovikka, au nord-est de la Suède.

La directrice donnait le bon exemple : elle avait acheté des moufles, des bougies et des boules pour les oiseaux.

– Voilà. Dis-moi, j’aimerais te parler de quelque chose. Pourrais-tu passer à mon bureau, dans le courant de la semaine prochaine ?

Quelqu’un cria « Margaretha ! » et avant que Lisbeth ait pu répondre, elle avait disparu.

Lisbeth remarqua les guirlandes dans les arbres, elle entendit la musique de Noël, les mélodies qui passaient depuis le début de la soirée, mais auxquelles elle n’avait pas prêté attention. C’était bientôt Noël, oui. Incroyable.

Avec un soupir, elle ouvrit le sachet de brioches-monstres. Personne n’en avait voulu. Elles lui inspirèrent une certaine sympathie. Elle en prit une, mordit dans la tête. Une pluie de miettes tomba sur sa table, elle les fit glisser par terre. Puis elle leva les yeux : devant elle se trouvait un de ses élèves. Un gamin qui avait toujours l’air de s’être roulé dans la terre et qu’il fallait envoyer au moins une fois par jour se laver les mains avant qu’il puisse manipuler ses livres de classe.

– Maîtresse Lisbeth, ça c’est mes brioches, tu n’as pas oublié de *payer*, dis ?

Chapitre deux

Jeudi 7 décembre

À huit heures, elle ne sentait presque plus ses pieds dans ces fichues bottes en caoutchouc ; elle s'en débarrasserait aussitôt rentrée chez elle. Elle aurait dû mettre des moufles de Lovikka. Ou des chaussettes de Lovikka.

Elle avait rendu la caisse à Margaretha sans compter combien elle avait gagné. Il y avait pléthore de brioches invendues, que s'étaient partagées enseignants et volontaires restés là pour donner un coup de main. Ils avaient presque tout démonté et le terrain de sport avait vite retrouvé son aspect habituel.

Margaretha discutait avec un collègue de Lisbeth. Celle-ci aurait bien aimé savoir pourquoi la directrice lui avait demandé de venir la voir. Ça l'inquiétait un peu. Elle savait qu'elle faisait du bon boulot et que Margaretha l'appréciait.

Mais bon. Noël n'était plus très loin. Une nouvelle année approchait. Il fallait établir les budgets, préparer les emplois du temps. La situation financière de l'école était bonne. Cet entretien aurait peut-être une suite positive. Un nouveau projet.

– Bon, j'y vais ! Bonsoir et merci à tous !

Margaretha fit un signe de la main et s'en alla. Lisbeth la suivit des yeux, se demandant si elle n'aurait pas dû lui poser la question tout de suite. Il était trop tard, maintenant. Elle soupira, essaya de plier quelques cartons et finit par les piétiner. Elle ne pouvait plus faire grand-chose ici.

– Bon, si vous n'avez plus besoin de moi, je pars aussi.

Les autres opinèrent, lui dirent au revoir et continuèrent à s'affairer. Elle les quitta.

Le chemin était éclairé, la place où se trouvait la boulangerie d'Elina également. Au milieu, un arbre de Noël diffusait une agréable lumière. Lisbeth l'avait admiré de près quand il avait été installé. L'odeur du bois et des brindilles de sapin l'avait projetée dans le passé, le jour où ils étaient allés en famille abattre leur propre sapin dans la forêt ; après une marche difficile dans la neige, ils l'avaient choisi avec soin et porté tous les quatre jusqu'à la voiture. Ensuite, l'arbre avait tenu plusieurs semaines quasiment sans perdre une aiguille.

Au moment où elle allait bifurquer, Lisbeth aperçut deux personnes un peu plus loin : Jan et Mariana, la sœur d'Elina, reine des pâtisseries.

Elle s'arrêta net. Ils ne l'avaient sans doute pas vue. Elle réfléchit. Elle s'était un peu réchauffée en marchant, pouvait faire un détour. Elle vit Jan parler avec animation, en agitant les bras.

Lisbeth fit demi-tour, partit à petites foulées le long de la voie ferrée et ne s'arrêta qu'à bonne distance. Elle bifurqua et se retrouva sur le port. Une barque retournée reposait dans l'herbe et au loin, les îles se détachaient faiblement sur l'horizon.

Que Jan fût un séducteur n'était pas un secret. Qu'il ait passé sa vie à soupirer après Mariana était aussi connu de quiconque s'était un tant soit peu intéressé à cette histoire. Ce que personne n'avait fait mieux que Lisbeth.

Le drame avait atteint son apogée un certain nombre d'années auparavant. Le mariage de Mariana périclitait et Jan s'était sans doute imaginé qu'il aurait une chance. Il n'en fut rien. Maintenant, Mariana avait un petit ami en Allemagne et entretenait avec Jan des rapports amicaux, sans plus. Celui-ci devait s'être un peu calmé, d'ailleurs.

Mais c'est à cette époque-là que Lisbeth elle-même avait été la plus amoureuse. Elle rôdait près de la propriété de Jan, s'était même inscrite à un cours d'équitation, ce dont

il lui arrivait encore d'avoir honte. Qu'elle ait pu, adulte, se comporter de manière aussi insensée...

Il n'était pas question que cela se reproduise. Elle s'était même dit qu'elle ne tomberait plus jamais amoureuse. Plutôt rester célibataire et digne que gamberger toute la sainte journée sur un homme qui ne le méritait pas. Jan n'était sûrement pas pire qu'un autre, finalement. Mais il n'était pas un *saint*.

Comment expliquer, en fait, que l'on s'entiche à ce point de quelqu'un dont on savait pourtant qu'il avait ses défauts et ses faiblesses ? Comme Jan, par exemple. Qui était vantard et vous charriait, mais ne s'excusait jamais.

Lisbeth s'avança sur la jetée et grimpa sur les rochers. C'était pour tout cela qu'elle s'était installée ici : un horizon dégagé, la proximité de la nature, un endroit où les distances étaient plus courtes, en ville et entre les gens aussi. Un endroit où l'on connaissait suffisamment la plupart d'entre eux pour pouvoir tenir un stand de Noël vêtu d'un manteau crasseux sans que personne ne se demande quel genre d'individu vous étiez. Elle s'était sentie moins à sa place dans les rues de Stockholm, surtout à côté d'Harald. Ou plutôt Harry, comme l'appelait sa mère, qui était américaine, et comme il signait lui-même à peu près la moitié de ses mails.

Elle savait qu'ils formaient un couple mal assorti, et s'il lui arrivait de l'oublier, la mère d'Harry se chargeait toujours de le lui rappeler. *Lucky girl*, avait-elle lancé d'un ton badin dès leur deuxième rencontre, mais dans son regard, censé exprimer la plaisanterie, se lisait sa déception. Dire que son fils unique lui en ramenait une aussi quelconque alors qu'il aurait pu avoir n'importe quelle autre.

Harry et elle s'étaient rencontrés dans le seul endroit où leurs routes pouvaient se croiser : au cinéma. Lisbeth avait obtenu un poste d'enseignante en banlieue et allait assez rarement en ville, tandis qu'Harry évoluait dans les milieux

« plus chic » et connaissait bien les bars et les endroits branchés du centre de Stockholm.

Ils s'étaient donc rencontrés au cinéma, à Stockholm. Le film parlait de téléphones portables, d'une bande d'amis qui laissaient leurs mobiles allumés sur la table pendant tout un dîner, pour voir ce qui allait se passer. Tous affirmaient n'avoir rien à cacher. Mais ils avaient tous quelque chose à cacher.

Lisbeth y était allée, entraînée par une amie, mais celle-ci s'était décommandée à la dernière minute. Harry, lui, était là pour d'autres raisons. Sa petite amie de l'époque avait fouiné dans son téléphone et trouvé quelque chose d'absolument insignifiant selon lui, mais qui la rendait folle furieuse. Ils étaient là car la fille estimait qu'ils devaient parler plus sérieusement de cette histoire, pour voir s'il y avait encore quelque chose à sauver.

Il n'y avait rien eu à sauver. Harry faisait la queue derrière Lisbeth pour acheter des bonbons. Elle avait eu du mal à sortir sa carte de crédit de son portefeuille et celui-ci lui avait échappé des mains. Harry s'était avancé, chevaleresque, et avait payé pour eux deux. Ils avaient entamé la conversation, lui s'était attardé à côté d'elle, tandis qu'un peu plus loin sa petite amie de plus en plus irritée s'impatientait.

À présent, Lisbeth se rendait compte qu'Harry s'était servi d'elle pour renforcer sa confiance en soi. Et elle était tombée dans le piège. Parce qu'il était spontané et qu'il avait du charme. Parce que les gens la regardaient différemment quand elle était avec lui. Parce qu'il avait un style et qu'il avait hérité du meilleur de ses deux cultures, parce qu'il appelait le père Noël « Santa » et se préparait dès le début du mois de décembre à la *festive season* ; et puis il trouvait que Lisbeth faisait « un boulot formidable là-bas, en banlieue, avec les enfants d'immigrés ».

Alors ce qui devait arriver arriva. Et se termina par une catastrophe. Alors elle vint s'installer ici. Et tomba

amoureuse de Jan. Un tout autre genre d'homme, mais une bévée aussi magistrale.

Une vague se brisa sur les rochers et l'eau éclaboussa ses jambes. Lisbeth se laissa glisser des rochers et remonta la jetée. Elle allongea le pas, fit des moulinets avec les bras, tout en se disant une fois de plus qu'elle était heureuse de s'en être remise. De ne pas se sentir si mal. De pouvoir se promener ici au bord de la mer et respirer l'air frais, d'avoir un bon boulot, un certain nombre d'amis. Sa propre maison, rien que ça, déjà. À Stockholm, elle aurait pu tout au plus s'acheter un studio, et encore.

Il était temps qu'elle arrête de fréquenter des personnes qui ne lui convenaient pas et qui n'étaient même pas gentilles. Ça suffisait. Pourvu seulement que Margaretha ne lui annonce pas des problèmes à venir à l'école.

Elle rejoignit une route plus importante. Dans certaines fenêtres brillait un chandelier de l'Avent ou une étoile de Noël, et dans plusieurs jardins, des lampions étaient accrochés à un arbre ou une clôture. C'était joli. Chaleureux, doux à voir.

Quelqu'un arrivait en face d'elle. Un vieil homme avec un chien. Bien qu'il fit maintenant nuit noire, Lisbeth reconnut Torsten. On ne pouvait pas manquer Torsten. Son chien non plus, d'ailleurs. Un cabot qui répondait au nom de Bosse et dont les géniteurs avaient des origines différentes eux aussi mais qui, contrairement aux parents d'Harry, n'avaient pas réussi à transmettre le meilleur d'eux-mêmes à leur progéniture. En revanche, ce chien était complètement fou de son maître et avait même développé certaines qualités de chien-guide.

Torsten voyait tout juste assez clair pour se déplacer et ne sortait jamais sans escorte. Son chien précédent, un animal intelligent, était devenu pour lui ses yeux et ses pieds. Torsten avait mis du temps à se remettre de sa mort, et Bosse avait atterri par hasard chez lui plus ou moins au même moment.

Maintenant ils étaient aussi heureux que pouvaient l'être maître et toutou et avaient réussi, chacun avec ses imperfections, à tirer le meilleur de l'autre pour mener une existence aussi acceptable que possible. Lisbeth se dit qu'il devrait en être ainsi dans toute forme de relation. Entre chiens. Entre humains. Entre humains et chiens. Ou chats.

– Bonsoir Torsten ! Vous êtes dehors à cette heure-ci ?

Torsten s'arrêta devant elle. Bosse s'assit, langue pendante. Elle se pencha pour le gratter derrière les oreilles.

– Qui est-ce ?

– Lisbeth. De l'école.

– Ah, c'est vous. Alors vous aussi vous êtes encore dehors ?

– Je faisais juste un petit tour. Je viens du marché de Noël.

Comme d'habitude, il ne portait pas de gants. Il était de ceux qui n'avaient jamais froid aux mains. Son manteau était boutonné correctement, cette fois-ci. Ce qui n'était pas toujours le cas, mais il était rare que quelqu'un ait le cœur de le lui dire.

– Ah, c'était aujourd'hui ? Oh, pardon, je l'ai raté.

Lisbeth lui tapota le bras.

– Ce n'est pas grave.

– Vous avez bien vendu ?

– Oui, pas mal, ça a été.

– Ah, tant mieux. Et vous, comment allez-vous ?

Il esquissa un sourire mais ses yeux étaient tout embués. S'il n'avait pas habité tout près, elle se serait inquiétée. Enfin, il connaissait le chemin.

– Moi, ça va.

– Bientôt les vacances, vous êtes contente ?

– Très.

Elle n'y avait pas vraiment songé, n'avait aucun projet. Peut-être aller voir des amis. Mais la plupart étaient occupés de leur côté, et elle aussi, au fond, en tout cas pour Noël puisque l'attendaient des journées en famille minutieusement programmées.

Elle frissonna. À son grand étonnement, Torsten sembla le remarquer.

– Vous grelottez. Allez, rentrez chez vous et préparez-vous quelque chose de chaud. C’est ce que je vais faire, moi aussi.

– Voulez-vous que je...

Elle avait failli dire « que je vous raccompagne » mais heureusement, s’était retenue. Torsten avait sa fierté. Comme elle, du reste. Il n’y avait aucune raison de lui rappeler sa fragilité ou en l’occurrence sa solitude.

– Non non, je me débrouille très bien, vous le savez. Adieu, mam’zelle ! À la prochaine.

Torsten porta la main à un chapeau imaginaire et se remit en route. Lisbeth le suivit des yeux jusqu’à ce qu’il soit absorbé par la nuit.

Elle remonta vers le village d’un pas rapide et tourna dans la bonne rue, d’où Jan et Mariana avaient à présent disparu, sans doute chacun de son côté. Devant sa maison, elle s’arrêta, contempla son petit nid près de la mer. L’une des fenêtres était éclairée. Elle se félicita d’avoir pensé à laisser une lampe allumée. Puis elle se dit qu’il était grand temps qu’elle mette des chandeliers et des étoiles de Noël aux fenêtres, elle aussi. Peut-être même qu’elle accroche quelque chose dans le jardin.

Le premier dimanche de l’Avent était déjà passé. Mais ce serait agréable d’avoir une maison décorée pour les trois dimanches suivants. Elle sentait bel et bien le vent du changement siffler à ses oreilles. Pas seulement le sale temps habituel du mois de décembre.

Le téléphone vibra dans la poche de son manteau. Lisbeth ne parvint pas tout de suite à mettre la main dessus. L’ayant enfin trouvé, elle fixa l’écran :

Harry.

La surprise fut telle qu’elle ne put faire un geste, et les signaux d’appel cessèrent rapidement. Aucun message n’arriva sur le répondeur. Elle resta un instant immobile,

sans savoir ce qu'elle attendait, puis remit le téléphone dans sa poche.

Sûrement une erreur. Cela faisait trois ans qu'ils n'avaient eu aucun contact. Quiconque croyait en ce genre de choses aurait dit qu'elle avait forcé le destin en pensant à Harry. Elle-même y voyait plutôt un malencontreux hasard.

Chapitre trois

Jeudi 7 décembre

Dans la penderie de l'entrée, il y avait bien trop de vêtements et trop peu de cintres. Des cintres dépareillés, en plus. Certains en plastique, provenant des magasins où elle avait acheté ses vêtements, d'autres moyenâgeux, en bois, sur lesquels on pouvait lire « Osby Couture » ou « Blanchisserie Fågelström ». Elle les avait pris dans les placards de son père ou de sa mère.

Maintenant, ses parents avaient des cintres en bois, un seul modèle, sur lesquels ils ne suspendaient que les vêtements de saison, et ils en laissaient quelques-uns libres pour les visiteurs. La mère de Lisbeth avait déclaré un jour que c'était très joli, quand des cintres pendaient *à vide* et qu'il y avait de la place pour les invités. Sinon, c'était peut-être le signe qu'on n'avait pas envie d'avoir de la visite. Cela faisait d'emblée mauvaise impression, or c'était toujours la première impression qui comptait.

Lisbeth suspendit son manteau taché par-dessus une veste en jean accrochée là depuis l'été. Au bout d'un moment, son cœur s'apaisa et elle décida de ne plus penser à Harry. Il avait tapé un mauvais numéro, voilà tout, et quoi qu'il en soit, elle n'avait pas l'intention de le rappeler.

Elle se laissa tomber sur la chaise devant le miroir de l'entrée et retira ses bottes. Depuis combien de temps les avait-elle ? Étaient-ce les siennes, d'ailleurs, ou bien les avait-elle héritées de quelqu'un ? Peu importait, de toute façon, c'était décidé, elle allait les jeter.

Elle fit le tour de la maison, alluma encore quelques lampes. Cela ne fut pas long. Deux pièces et la cuisine au rez-de-chaussée, et deux pièces mansardées à l'étage. Mais c'était à elle.

C'est elle qui avait emprunté l'argent, négocié le prix de la maison, conclu l'affaire et emménagé.

La pièce la plus agréable était peut-être la cuisine. Elle datait des années cinquante et les placards étaient d'origine. Gris perle, un peu écaillés. Il y avait même une de ces étagères équipées de compartiments transparents pour le sucre, la farine et les raisins secs, telles qu'on en trouvait désormais chez les antiquaires.

Lisbeth s'assit à la table de la cuisine, recouverte d'une nappe brodée à bordure en dentelle, qui lui venait d'Estrid, la propriétaire précédente. Cette dame de quatre-vingt-treize ans avait vécu là une grande partie de sa vie, avec son mari et ses enfants. Elle avait laissé un certain nombre de vieilles choses comme cette nappe, quelques ustensiles de cuisine, des couverts en maillechort, une commode et des coussins. Lisbeth n'avait pas eu le cœur de s'en débarrasser. Ces reliques lui procuraient un sentiment de proximité.

Estrid avait été gentille : c'est à Lisbeth qu'elle avait vendu la maison alors que quelqu'un en avait offert un prix plus élevé à la dernière minute. Le fait que Lisbeth promette de ne pas démolir ni reconstruire du neuf – ce qui était l'intention de tous les autres acheteurs potentiels – avait été décisif. Les gens étaient attirés par la proximité de la mer, et non par la maison en elle-même. Or Lisbeth avait compris à quel point Estrid était fière de ce lieu où elle avait vu s'ébattre ses enfants et petits-enfants, et combien il lui coûtait de le quitter. De plus, elle avait eu le coup de foudre pour la maison telle qu'elle était.

Ce fut donc elle, finalement, qui put l'acquérir. Elle se souvenait encore de sa fierté d'avoir remporté cette vente assez difficile. Néanmoins, elle eut ensuite l'impression que toute son énergie l'avait abandonnée. Elle apporta de Stockholm le peu de meubles qu'elle possédait, récupéra des affaires de ses parents et d'amis, s'équipa

« provisoirement » à peu de frais. Du « provisoire » qui durait depuis plus ou moins cinq ans maintenant.

Elle mit de l'eau à bouillir. Huma l'air ambiant. Quelque chose sentait, et mauvais. Pas une odeur de nourriture avariée, ni de moisissure. Plutôt un tuyau d'évacuation. Elle l'avait parfois sentie, ces dernières semaines, mais avait aéré, sorti la poubelle et pensé que c'était passager. D'ailleurs, l'odeur avait disparu pendant un moment, mais là il fallait bien reconnaître qu'elle s'obstinait à revenir. Une carcasse de crevette tombée derrière la cuisinière ? Lisbeth n'avait pourtant pas mangé de crevettes depuis l'été.

Elle ouvrit la fenêtre et n'y pensa plus. En attendant que l'eau bouille, elle regarda le jardin endormi puis se fit un thé et passa dans le séjour. Du parquet, un canapé et un coffre en guise de table. Une bibliothèque remplie de livres classés par ordre alphabétique d'auteurs.

Sa tasse à la main, elle parcourut la pièce, effleura la table du bout des doigts, remit à sa place une plante en pot sur l'appui de fenêtre. Elle but son thé, monta à l'étage, jeta un coup d'œil dans la chambre à coucher. Le lit était fait, la couverture qui servait de dessus-de-lit jetée négligemment au pied. Sur la chaise, un tas de vêtements propres attendaient d'être triés et pliés. Quand elle aidait Harry pour le linge, il la complimentait.

Elle regarda la jolie petite coiffeuse à tiroir posée sur la commode. Elle lui venait de sa grand-mère paternelle. Le miroir un peu trouble adoucissait les traits du visage, les rendait plus lisses et plus beaux que ne l'aurait fait n'importe quelle crème. Un coup d'œil dans cette glace procurait plus de satisfaction que lorsqu'on se regardait dans celle, impitoyable, de la salle de bains.

De toute façon, en l'occurrence Lisbeth n'avait pas besoin de se mirer ni dans la glace fidèle à la réalité ni dans celle qui la flattait pour savoir de quoi elle avait l'air. Cheveux d'un blond nordique, enfin, teints en blond cendré plutôt,